Numéro 32

La Plume

Mars 2020

www.laplumedauphine.fr

Il était une fois...

L'UNIVERSITÉ

La Plume

Journal de l'Université Paris-Dauphine - bisemestriel gratuit

n° 32

Université Paris-Dauphine
Place du Maréchal de Lattre de Tassigny
75775 Paris Cedex 16, France
Association loi 1901

Édito

C'est donc sur ce troisième et ultime numéro que s'achève l'année académique de La Plume. Dans notre dossier, nous nous sommes penchés sur vous, étudiants Dauphinois, pour connaître votre ressenti, que vous soyez parmi nous pour tout votre cursus, ou en échange uniquement. Quoi de mieux qu'un retour aux sources pour clore l'année ? Tout au long de ce numéro, nous nous sommes posés une seule question, fondamentale : Êtes-vous heureux ?

Nous avons recueilli vos témoignages et avons tenté d'apporter des explications aux nombreux phénomènes observés. Des comparaisons ont également été faites, nos rédacteurs ayant passé au crible les choses qui nous séparent des écoles de commerce ou encore des universités étrangères.

Au delà du dossier, vous retrouverez, dans ce numéro, l'actualité de Dauphine dans le cadre des Dauphine Art Days, nous avons choisi de conserver les articles sur ces événements, malgré leur annulation, compte tenu des circonstances exceptionnelles actuelles. Les Dauphine Art Days sont emblématiques de la vie associative de notre université, nous décidons donc de leur rendre hommage dans notre numéro.

Vous y retrouverez également des articles traitant de débats ayant défrayé la chronique, on vous apprendra à faire du sport sans faire de sport, tout en évitant de sombrer dans la dystopie.

Dernier numéro peut-être, mais nous vous donnons toujours rendez-vous sur notre site internet www.laplumedauphine.fr pour encore plus d'articles !

En vous souhaitant une bonne lecture,

Fatine Tahlil, Présidente de La Plume

Directrice de publication : Fatine Tahlil
Rédacteurs en chef : Elisa Aidan et Yannis Zitouni

Mise en Page
Eva Danan, Julien Haderer, Fleur Karkegi, Marc-Adrien Marié, Philippine Richer, Louis Roy, Inès Te, Lara Voisin, Cindy Wong.

— Conseil d'administration —
Présidente : Fatine Tahlil
Secrétaire Générale : Inès Te
Trésorier : Léandre Bierré
Responsable technique, communication et création : Fleur Karkegi

— L'équipe —
Elisa Aidan, Margaux Baltus, Léandre Bierré, Clara Cerrato, Lorraine Chouteau, Eva Danan, Alexis Da Silva, Paul de Viry, Léo Dietsch, Thomas Gauvin, Julien Haderer, Elsa Jamin, Fleur Karkegi, Pauline Kermoal, Guillaume Lalau, Gabrielle Lévy, Justine Le Forestier, Marc-Adrien Marié, Giacomo Mazzucchelli, Benjamin Moinard, Isella Mortier, Philippine Richer, Louis Roy, Fatine Tahlil, Inès Te, Lara Voisin, Cindy Wong, Yannis Zitouni.

— Nos partenaires —

Dauphine | PSL
UNIVERSITÉ PARIS

SOMMAIRE

ACTU DAU - - - - - - - - - - - - - - - - - - - page 4

- Édition 2020 des Dauphine Art Days
- L'art urbain hors des murs dauphinois

DOSSIER - page 6

IL ÉTAIT UNE FOIS... L'UNIVERSITÉ

- Etudiant dauphinois, étudiant heureux ?
- Faut-il supprimer les Grandes écoles ?
- Dauphine meets the world

INTERNATIONAL - - - - - - - - - - - - - - - page 12

- Singapour, une cité-Etat atypique
- Taïwan ou l'autre Chine : terrain du prochain conflit (militaire) mondial ?

CULTURE - page 14

- La fiction à l'assaut du réel

DÉBATS - page 16

- Le bonheur, notion réelle ou subjective ?

DÉCRYPTAGE - - - - - - - - - - - - - - - - - - - page 18

- Le guide de la parfaite femme au foyer... en 2020

SPORT - page 19

- Comment être sportif à Dauphine ?

RETROUVEZ-NOUS !

La Plume

www.laplumedauphine.fr

contact : laplumedauphine@gmail.com

La Plume est un journal d'opinion et, à ce titre, n'est pas tenu de présenter des articles neutres et impartiaux. Le contenu de ce journal est indépendant de la direction de l'Université et des associations étudiantes. Les textes n'engagent que l'auteur et ne reflètent en aucun cas l'opinion de l'Université Paris-Dauphine, de PSL Research University ou des autres collaborateurs du journal.

- ISSN 2260-9857

Textes et images tous droits réservés à La Plume.

Édition 2020 des Dauphine Art Days

Performances artistiques, expositions, défilé de mode, projection cinématographique, concert... Serait-il possible de trouver tout cela au même endroit ? De manière complètement gratuite ? Sans avoir à se déplacer ? Eh bien, oui, car cette année encore, l'université Paris Dauphine accueille, **du mardi 31 mars au jeudi 2 avril**, les Dauphine Art Days, le festival de Dauphine qui met, trois jours durant, les arts à l'honneur.

Édition anniversaire pour les 10 ans du festival

Créés en 2010, les Dauphine Art Days ont, dès le début, affiché la volonté de faire profiter les étudiants dauphinois de la richesse et de la beauté de diverses pratiques artistiques en leur offrant la possibilité d'en faire l'expérience directement au sein de leur espace d'étude.

En résumé, le festival repose sur trois maîtres-mots : **la découverte**, découverte des différents visages de la culture, qu'ils soient réputés ou méconnus, **la rencontre**, rencontres avec des œuvres et avec des artistes, et **le partage**, partage de points de vue, de vision tant est si bien que chacun devient acteur du festival.

C'est en restant fidèle à cet esprit que l'équipe d'organisateurs s'est efforcée de mettre en place, en 2020, cette **édition anniversaire des Dauphine Art Days**, en proposant à nouveau les événements qui ont fait le succès de ce festival les années passées, comme le défilé de mode ou le concert du DO'FINE, tout en essayant de faire découvrir de nouvelles perspectives culturelles et des univers artistiques riches et originaux.

Pour ce faire, de nombreux artistes contemporains ont conçu et créé des œuvres de toutes natures à présenter aux Dauphinois autour du thème de l'artifice !

Un festival sous l'égide de l'artifice

Fantasmagorique, ingénieux, subtile, merveilleux et aussi explosif et coloré que les feux auxquels il a laissé son nom, **l'artifice a été choisi comme thème** rythmant les festivités des Dauphine Art Days cette année.

Entre expression artistique et habileté technique, entre idéal, plaisir et mensonge, **le concept ambigu d'artifice s'ouvre à chacun** pour qu'artistes, organisateurs ainsi qu'étudiants de Paris-Dauphine puissent proposer leurs réflexions et leurs interprétations de ce thème.

Une programmation haute en couleurs

Art contemporain. Deux expositions, deux approches, deux prix sont placés sous le signe de l'art contemporain. La première exposition, le **Prix Dauphine pour l'Art contemporain**, accueille les œuvres et les installations de cinq binômes artistes/curateurs sélectionnés par un jury de professionnels de la culture. Vous pourrez venir admirer leurs œuvres dans le hall 2. La seconde exposition, la **Dauphine Expo**, se concentre sur les artistes dauphinois et expose leurs créations dans l'ancienne boutique. Tout le long du festival, venez découvrir le travail de ces créateurs, voter pour vos œuvres préférées et assister à la **remise du Prix d'Art contemporain le jeudi 2 avril à partir de 17h30.**

Arts vivants. À chaque jour, ses performances artistiques ! Durant les pauses du midi, des artistes de cirque, musiciens et danseurs, viendront se produire dans le hall et dans la cour pour égayer notre université.

Cinéma. Projection à l'affiche ! Une soirée cinéma aura lieu le **mardi 31 mars en amphi 1 à partir de 17h30** : au programme, projection de courts métrages et du film de Peter Weir, *The Truman Show*. Vous pourrez aussi profiter d'une exposition d'affiches de cinéma installée, pendant toute la durée du festival, aux différents paliers de l'escalier principal.

Mode. Plus inspiré que jamais, le défilé de mode aura lieu durant la première soirée des Dauphine Art Days, le **mercredi 1er avril à 17h30 dans l'espace du CROUS**.

Musique. On se quitte en musique ! Le concert du DO'FINE revient cette année pour clore en beauté ces jours de festivité. Venez nombreux le **jeudi 2 avril à 19h30** pour profiter des musiciens venus spécialement pour faire vibrer Dauphine le temps d'une soirée.

L'équipe des Dauphine Art Days

L'art urbain hors des murs dauphinois

Le street-art, art contestataire par excellence, est un mouvement artistique qui regroupe toute forme d'art réalisé dans la rue ou les endroits publics. Initialement éphémère et illégal, il est désormais perçu comme un art à part entière, qui peut être collectionné et acheté. Avec la démocratisation de la bombe de peinture à aérosol dans les années 1960 aux États-Unis, le graff se développe, et émerge avec lui une dimension politique et révolutionnaire. Les artistes se réapproprient les espaces de la rue, et y voient un lieu d'expression accessible à tous. Longtemps dévalorisée, cette contre-culture, ou culture underground, connaît aujourd'hui un regain de popularité avec des artistes comme Banksy ou Basquiat, dont les œuvres sont parfois estimées à plusieurs millions d'euros. Avec l'émergence de galeries d'art spécialisées dans le street-art, l'art urbain se fait aussi marchandise.

À l'heure de la démocratisation des contestations et de la banalisation de l'activisme, que reste-t-il de l'esprit de rébellion de l'art de rue ? Avec le pôle lifestyle de l'association dauphinoise Urbaine, nous sommes allées voir ça de plus près, pour nous faire notre propre idée. L'art urbain perd-il de sa puissance quand il s'expose dans les musées, les galeries, quand il devient marchand ? Pour comprendre, nous avons visité deux expositions.

Fluctuart, Veni, Vidi, Vinci, L'art urbain face au génie, 7ème arrondissement, jusqu'au 19 avril 2020

La première exposition se situe dans un centre d'art urbain flottant: Fluctuart. En plein cœur du 7ème arrondissement de Paris, avec une vue imprenable sur le Pont Alexandre III et le Grand Palais, ce bateau de verre tranche avec ce qu'on y trouve à l'intérieur. Aux murs, du Keith Haring, entre autres, mais nous y allons surtout pour « De Vinci revisité ». Pensée dans la continuité de la programmation au Louvre pour les 500 ans de la mort du génie, l'exposition dans la cale du bateau laisse la parole aux street-artists. Parmi toutes les œuvres accrochées aux murs, une retient notre attention. Accueillant le visiteur dès l'entrée, "Moona Lisa" de Nick Walker plante le décor : elle tourne le dos à l'art classique et s'assoit sur les conventions. Peut-être encore une des missions du street-art ?

Nick WALKER, « Moona Lisa », 2019, Pochoir et bombe aérosol, 188 x 92,5 cm

Fluctuart est un lieu où les artistes dénoncent le capitalisme de manière iconoclaste. Soyez curieux, allez-y ! C'est gratuit, convivial et ouvert à tous. Seul bémol ? Attention au mal de mer.

Galerie Mathgoth, Réalités, 13ème arrondissement

Jorge RODRIGUEZ-GERADA, « Reminiscence », 2019, Fusain et acrylique sur texture urbaine, 60 x 48 cm, 2 500 euros

Ensuite, direction le 13ème arrondissement, un des quartiers phare du street-art parisien. Nous toquons à une porte d'immeuble, et nous voilà dans la galerie Mathgoth, au centre de laquelle trône une végétation centrale. Bien évidemment, les œuvres sont destinées à la vente. La gérante nous explique comment elle démarche des artistes : ce sont généralement des street-artists, qui, par souci financier, décident de se faire exposer. Les prix ? Entre 2000 et 4000 euros. On est loin de ce qui fait l'essence du street-art. « Reminiscence » de Gerada illustre bien cela. Ces trois visages intrigants au fusain et acrylique ont pour médium "une texture urbaine" : un morceau de mur encadré, métaphore de l'appropriation de la rue par la galerie.

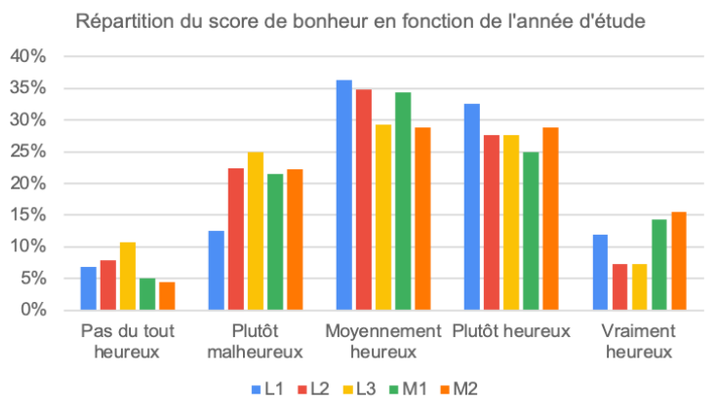
Sur le chemin du retour, on souligne le fait qu'avec zéro euro en poche, nous avons pu visiter deux lieux atypiques, qui offrent un espace d'expression aux street-artists. Néanmoins, une question subsiste : à quel prix ? La loi de l'offre et de la demande ne dénature-t-elle pas la force de contestation de leurs œuvres ? Pour vous forger votre propre avis, rendez-vous à Fluctuart et à la Galerie Mathgoth.

Pôle Lifestyle de l'Urbaine x Justine Le Forestier, L3 LISS

DOSSIER

Etudiant dauphinois, étudiant heureux ?

Le 15 janvier 2020, Le Figaro publiait son classement des universités où les étudiants sont les plus heureux. Dans le même temps, les commentaires et les réactions à un meme posté sur la page Facebook Dau memes en réponse à ce classement ont fusé. Au vu de l'intérêt porté par la communauté dauphinoise à cette question du bonheur étudiant, La Plume a voulu analyser la situation par le biais d'un sondage.



La méthodologie choisie

Afin de mieux comprendre les Dauphinois, La Plume a publié un sondage sur le groupe Facebook PromoDau le 5 février 2020, s'articulant autour de la question centrale « **Vous sentez-vous heureux à Dauphine ?** », sur une échelle de 1 (Pas du tout heureux) à 5 (Tout à fait heureux).

Autour de cette question, l'objectif était de tester si certaines variables objectives, telles que l'appartenance à une association ou l'effet des résultats académiques, permettaient d'expliquer le bien (ou mal) être des étudiants de l'université.

Le sondage a également demandé aux étudiants de choisir l'élément qui plait le plus ainsi que celui qui plait le moins au sein de l'université.

Enfin, un espace d'expression libre à la fin du questionnaire permettait également de récolter des informations qualitatives. L'occurrence de certains mots, associés au bonheur ou malheur des étudiants permettant de donner davantage d'informations qui auraient pu être omises ou survolées lors des questions précédentes.

Avec plus de 750 réponses, les données reçues n'ont peut-être pas été représentatives mais permettent d'établir certaines tendances. Il est important d'évoquer les biais statistiques de ce sondage. En effet, bien que les questions se voulaient les plus neutres possibles, les étudiants mécontents ont été davantage incités à exprimer leur opinion. Un autre biais est lié au timing du sondage, sorti peu après la fin des partiels des DEGEAD dans les mythiques salles de Charenton, et au début de publication des résultats du premier semestre.

Etudiants vraiment heureux ?

Commençons par faire le point sur la situation. On peut remarquer que quel que soit le niveau d'étude, **entre 29% et 36% des étudiants se considèrent comme « moyennement heureux »**, il s'agit ainsi du niveau de bonheur qui rassemble le plus de sondés. En outre, on peut noter une légère supériorité numérique des étudiants s'estimant "Plutôt heureux" ou "Vraiment heureux" par rapport aux catégories inférieures à la moyenne.

Peut-on expliquer le bonheur objectivement ?

Bien que le bonheur soit une mesure entièrement subjective, notre étude tente de découvrir si certains éléments objectifs permettent de se sentir mieux à Dauphine.

La première variable testée a été l'appartenance à une association. Avec une centaine d'associations (généralistes et de filière), la vie associative occupe une place prépondérante au sein de l'université. **L'appartenance à une association** et l'intégration au sein d'un groupe avec un but commun renforce-t-il un sentiment de bonheur à Dauphine ? La réponse semble affirmative, les étudiants semblant légèrement plus heureux lorsqu'ils font partie d'une association, 45% des associatifs s'estimant heureux (plutôt heureux ou vraiment heureux), contre 30% pour les non membres d'une association.

> « Les étudiants semblent légèrement plus heureux lorsqu'ils font partie d'une association »

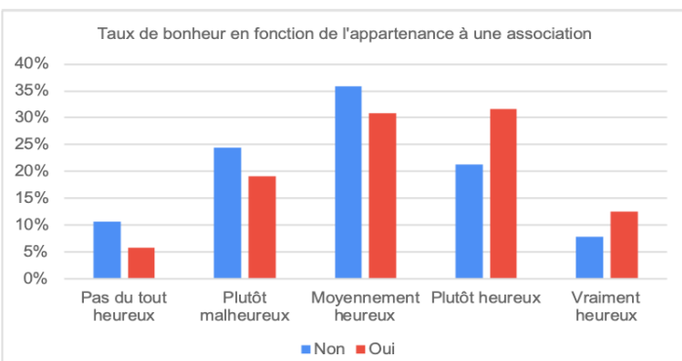
Également intéressant à observer, le score de bonheur en fonction de **l'année d'étude** peut montrer certaines tendances. Si les Master sont légèrement plus heureux que leurs camarades en licence (41% se disent plutôt heureux ou vraiment heureux contre 38% en licence), des divergences subsistent au sein même des étudiants en licence, les L1 semblant sensiblement plus heureux à Dauphine que leurs camarades en L2 ou L3.

Le test de pertinence entre le sentiment de bonheur et la **réussite académique**, donnée par une approximation de la moyen l'année passée, le nombre de redoublements rattrapages, n'a pas permis d'établir de lien clair entre les deux variables. Aussi testés, l'origine géographique des étudiants (avant de rentrer à Dauphine) et s'ils habitent seuls ou non, n'ont pas montré de corrélation avec le niveau de bonheur des étudiants.

Les raisons du bonheur

Il s'agit alors désormais de déterminer les facteurs à l'origine du bonheur des Dauphinois, pour mieux comprendre quelle influence notre université possède sur ses étudiants. Ainsi, pour tous les niveaux confondus, c'est **la vie associative** qui plaît le plus aux étudiants (60% en L1, 65% en L2, 50% en L3). Ce résultat semble coïncider avec l'observation précédemment évoquée, l'appartenance à une association ayant un impact sur notre bonheur. Il faut toutefois rappeler que cette situation particulière ne concerne pas l'ensemble d'entre eux.

En deuxième position, ce sont les cours qui plaisent le plus aux Dauphinois (pour 16,6% des sondés), mais cette tendance va de pair avec le niveau d'études. En effet, c'est à leur arrivée en Master que les étudiants de notre université sont les plus enclins à apprécier les cours qui leur sont dispensés (22% en M1 et M2, 14% en L3 et 11% en L1 et L2). Les adieux au DEGEAD ne semblent de toute évidence pas étrangers à la réduction de cet écart.



En outre, afin de nuancer notre propos, nous avons invité les étudiants interrogés à se prononcer en fonction de différentes affirmations. Une grande majorité des étudiants se démarque alors en affirmant être sereine sur les **débouchés professionnelles** offertes par Dauphine (pour plus de 600 des interrogés). Or, avoir confiance en son avenir, c'est déjà une source de quiétude importante pouvant contribuer au bonheur. Cette majorité vient rejoindre celle qui s'entend à conseiller à d'autres étudiants de venir étudier à Dauphine, ce qui semble démontrer la satisfaction d'un bon nombre d'entre eux. Dans une moindre mesure, ce sont aussi le campus, les personnes qu'on y rencontre, ou encore la renommée de l'établissement qui plaisent aux étudiants.

Ce qu'il reste à améliorer

Passons aux choses qui fâchent, ce qui plait le moins à Dauphine, voire ce qui rend les Dauphinois malheureux.

En tête de liste, la pédagogie déplaît à 42% des étudiants interrogés.

> « La pédagogie déplaît à 42% des Dauphinois interrogés »

Mais c'est surtout les étudiants en licence qui s'en plaignent. En effet, la méthode d'apprentissage plébiscitée dans certaines matières, au doux nom de "pédagogie inversée", ne fait pas l'unanimité. En ce qui concerne les Master, c'est l'administration qui plaît le moins (42% des M1, 51% des M2). Organisation des partiels, procédure pour obtenir une convention de stage ou encore affectation pour les Erasmus : chacun a sa propre péripétie avec l'administration.

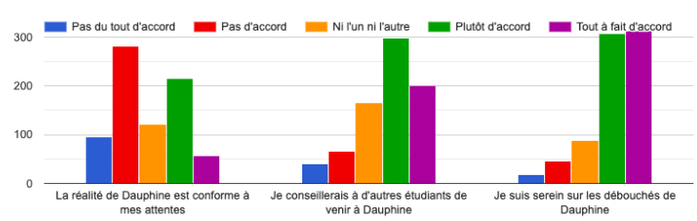
En outre, la majorité des étudiants interrogés n'est pas d'accord avec la **conformité de Dauphine quant à leurs attentes.** En effet, on peut remarquer une sorte de déception généralisée qui s'est massivement manifestée dans les commentaires du sondage. Sont principalement reprochés à l'université **sa pédagogie et son système de notation**, avec son harmonisation (à la baisse) qui donne aux Dauphinois le sentiment d'être constamment rabaissés. Les années de DEGEAD sont alors vécues pour beaucoup comme une période de stress et d'anxiété. Pour les étudiants en MIDO, la **charge de travail** est également difficile à surmonter. Le manque d'encadrement est décrié, tout comme la préparation aux partiels jugée insuffisante pour de nombreux sondés qui abordent les épreuves avec anxiété.

Conclusion

Le bonheur est une notion délicate à aborder, et ses sources demeurent d'autant plus difficiles à analyser qu'elles peuvent s'avérer tout à fait antagonistes d'une personne à une autre. Notre sondage aborde la question du bonheur étudiant en se concentrant sur les facteurs récurrents, les plus représentatifs de l'échantillon interrogé. Tandis qu'une majorité des Dauphinois semble s'entendre en ce qui concerne la qualité de la vie associative ou encore celle des débouchés professionnels, les avis divergent davantage en ce qui concerne les cours. Parallèlement, les avis convergent vers une critique de la pédagogie et de l'administration, qui suggère qu'il reste encore beaucoup à améliorer pour réellement prétendre qu'étudier à Dauphine est synonyme de bonheur.

L'équipe de rédaction de La Plume

Etes-vous d'accord avec les phrases suivantes ?



Faut-il supprimer les Grandes écoles ?

Normal Sup', X, Ponts, les Mines, ESSEC, HEC : depuis leur création, les Grandes écoles sont l'objet de controverses. Souvent critiquées comme institutions coupées du monde, elles exercent cependant un pouvoir d'attraction extrême. En 1991, deux chercheurs anglais, étudiant le modèle français de management, écrivaient dans la *Harvard Business Review* que 90 % des Français voudraient les abolir mais que tous souhaitent y voir leurs enfants reçus. À l'heure de la suppression de l'ENA, la question se pose de nouveau, de façon plus brûlante : faut-il supprimer les Grandes écoles ? Retour sur ce débat acharné.

Une spécificité française

Les premières Grandes écoles sont créées au milieu du 18ème siècle par l'État dans le but de former les cadres techniques et militaires des grands corps qui le composent. L'origine-même de ces établissements traduit donc le projet de **formation des futures élites de la société française.**

Si les noms des principales écoles sont connus de tous, une liste précise est en revanche plus difficile à établir. En effet, l'expression « Grandes écoles » n'est pas utilisée dans le code du Ministère de l'Éducation nationale, ce dernier préférant employer le mot plus général d'« écoles supérieures », définies alors comme des « établissements d'enseignement supérieur qui recrutent leurs élèves par concours et assurent des formations de haut niveau ». Depuis 1973 cependant, plusieurs de ces établissements sont regroupés dans la Conférence des Grandes écoles (CGC). Aujourd'hui on en compte 229, dont Paris-Dauphine, et ils se distinguent par une série de critères. Parmi les principaux, on peut mentionner (i) la reconnaissance par l'État de l'établissement et du diplôme, (ii) une taille limitée (de 400 à 6000 étudiants environ par école), (iii) la qualité de la formation fournie, due en partie à l'élément qui suscite le plus de critiques, c'est-à-dire le processus de sélection. Ce dernier, consistant historiquement en un concours ayant lieu à l'issue des classes préparatoires, rend en effet l'univers des Grandes écoles très compétitif et, par extension, prestigieux.

Indépendamment du statut de chaque école (public, privé, consulaire) et des différences existant entre les institutions, les détracteurs de celles-ci s'accordent cependant sur un point : leur (nécessaire) suppression.

Le micro-élitisme des Grandes écoles

La critique la plus fréquente adressée aux Grandes écoles est celle de constituer **un outil de reproduction sociale des élites**. En réalité, tous les pays et tous les systèmes d'enseignement supérieur pratiquent des formes d'élitisme, mais le modèle français possède des caractéristiques bien particulières. Quand on sort d'Harvard ou de Yale, on partage ce statut avec quelques milliers d'autres personnes. En France, quand on sort de telle ou telle école, on ne partage ce statut qu'avec une centaine voire une dizaine de collègues, produisant ainsi **un micro-élitisme très néfaste, du moins d'après ses opposants.** D'un côté, il s'agirait en effet d'un système injuste qui, renforçant la distance entre futurs dirigeants et futurs dirigés déjà précocement entamée par des sélections à fort biais social, ne fait que **pérenniser les inégalités de la société**. De l'autre, ces écoles conduiraient à un non-sens économique, à la constitution d'une réseaucratie nuisible car inadaptée aux besoins des entreprises et de la société en général, quant à elles, plutôt à la recherche de **la diversité de talents**.

Selon l'Observatoire des inégalités, en 2017, entre la moitié et les deux tiers des étudiants des principales Grandes écoles sont issus de familles de cadres supérieurs, de vingt à cinquante fois plus représentés que les enfants d'ouvriers.

Des tentatives (modestes) d'ouverture sociale

Critiquées pour leur élitisme social, les Grandes écoles ont élaboré depuis plusieurs années divers programmes d'actions visant à recruter des élèves provenant de milieux peu représentés, ou du moins à capter leur attention. Si l'élargissement du recrutement, par la création et la généralisation d'une « deuxième » et d'une « troisième » voie est aujourd'hui acquis – environ un tiers des étudiants étant issu d'admissions parallèles – d'autres établissements sont allés plus loin. C'est le cas par exemple des différents programmes « égalité des chances » ouverts à l'ESSEC et HEC, et de Sciences Po qui, depuis 2001, met en place un concours particulier ouvert aux lycées de ZEP partenaires. En 18 ans, dans l'IEP parisien, la part d'enfants d'ouvriers et d'employés est passée de 3 % à 10 % et le taux de boursiers atteint 26%. Quant à l'ESSEC et HEC, les étudiants boursiers se situent aujourd'hui autour de 15%. Malgré les progrès, la diversification reste donc modeste. En effet, si l'on considère uniquement la situation des écoles de commerce, le ministère de l'enseignement supérieur comptabilisait en 2016 14 % de boursiers du Crous, contre près de 38% sur le total des étudiants.

> « Critiquées pour leur élitisme social, les Grandes écoles ont élaboré depuis plusieurs années divers programmes d'action visant à recruter des élèves provenant de milieux peu représentés »

La suppression : panacée pour tous les maux ?

Plusieurs études montrent désormais que le mérite, notion centrale dans l'enseignement supérieur français et plus particulièrement dans la logique des Grandes écoles, est (aussi) une affaire de conditions sociales. Cela est observable à tous les niveaux scolaires, où la réussite de l'étudiant dépend fortement du milieu duquel il provient. Il suffit à cet égard de considérer la composition sociale des classes préparatoires, où la moitié des jeunes sont enfants de cadres supérieurs. Les inégalités sociales se manifestent ainsi très tôt au sein de la scolarité, dès l'enfance, et penser résoudre le problème en supprimant les Grandes écoles, perçues comme symbole du système élitiste, relève de l'illusion et ne fait que détourner du réel problème sous-jacent.

Les détracteurs de ces instituts oublient souvent un autre aspect fondamental. Ces écoles, à tort ou à raison, attirent à la fois les élites françaises et étrangères. Dans un contexte global, où la concurrence se fait acharnée entre les universités les plus renommées de plus en plus en quête de jeunes talents, la simple suppression des Grandes écoles pourrait provoquer des conséquences encore plus néfastes : d'un côté, encourager les étudiants plus aisés à faire leur parcours d'études et professionnel à l'étranger, de l'autre, empêcher a priori les étudiants moins aisés d'intégrer un établissement prestigieux, en sapant tous leurs efforts scolaires. Leur suppression risque ainsi d'être inutile si elle ne passe pas en même temps par une importante revalorisation de l'université. Celle-ci doit être capable de fournir alors un enseignement de qualité et attractif, et que les DRH et les familles le reconnaissent comme tel.

Si elles suscitent souvent une véritable allergie auprès de ses opposants, les Grandes écoles ne peuvent en conclusion pas être considérées comme bouc émissaire de tous les problèmes du système d'éducation français.

Giacomo Mazzucchelli, M2 CIM

© Dauphine Erasmus Exchange

Dauphine meets the world

Dauphine accueille chaque année de nombreux étudiants en échange. Notre université étant unique en son genre tant d'un point de vue de la formation que de la vie étudiante, nous avons demandé aux étudiants internationaux leurs avis sur Dauphine et les différences qu'ils y trouvent avec leurs universités d'origine.

En France, Dauphine est une exception. Elle propose des formations de niveau licence et master accompagnées d'une vie associative proche de celle que l'on trouve dans les grandes écoles post-prépa ou encore à Sciences Po, mais avec une charge de travail importante. En effet, la spécificité de Dauphine se trouve surtout dans son rapport au travail : semaines intenses par rapport à celles des étudiants de facultés classiques ou d'écoles post bac, formation pluridisciplinaire où le choix des matières n'apparaît qu'en L3, adaptation de la formation au numérique avec le passage de certains cours en enseignement distanciel… Le nombre de compétences développées est également beaucoup plus important que ce que la plupart des universités proposent : deux ans d'enseignement généraliste puis une année de spécialité pour le cursus LSO (Licence Sciences des Organisations), alors que beaucoup d'universités offrent des formations spécialisées dès la L1. Enfin, et surtout, la vie étudiante : de nombreuses associations, une dizaine de soirées spécialement pour les Dauphinois, une offre étendue de sports universitaires ou encore des endroits cultes tels que le "p'tit parc" – lieu de rendez-vous incontournable à côté de Dauphine.

Dauphine est déjà très différente des universités et écoles françaises, alors qu'en est-il par rapport aux établissements à l'étranger ? Dauphine fait-elle vraiment figure d'exception dans le monde ? Qu'en pensent les étudiants internationaux ?

Infrastructures et équipements

Concernant les équipements et infrastructures, Dauphine ne compte pas vraiment parmi les universités les plus modernes. Près de **90% des étudiants internationaux interrogés pensent que l'université française est moins adaptée au niveau des équipements** que leur université d'origine. En cause, entre autres, les toilettes fermées voire parfois dégradées ou les salles non chauffées. De plus, certains étudiants étrangers pointent le manque d'organisation par rapport à leur université : faibles ressources informatiques, peu de services présents sur le campus, ou manque de réactivité au niveau administratif, notamment de la part des affaires internationales.

Enfin, le campus semble trop petit pour le nombre important d'étudiants à Dauphine : la plupart des endroits où il serait possible de s'asseoir pour attendre un cours, se reposer, travailler ou juste discuter sont très souvent bondés. Les infrastructures du campus apparaissent aussi aux étudiants en échange comme anciennes, dépassées par rapport aux autres universités. Ces résultats sont à contraster avec les frais de scolarité payés par les étudiants dans les universités étrangères, notamment nord-américaines, qui sont nettement supérieurs à ceux des universités françaises. Cette différence expliquerait ainsi les moindres moyens employés par Dauphine comparée à ses homologues.

Cependant, l**es étudiants interrogés semblent vraiment apprécier la nourriture à Dauphine**. Avec le CROUS universitaire et ses cinq choix de repas, le CROUS express, les cafétérias et les distributeurs de nourriture et de boissons, bien qu'ils soient parfois bondés, Dauphine répond aux exigences des étudiants étrangers sur ce point.

Le rapport au travail

Nous, étudiants Dauphinois, sommes désormais habitués au rythme de travail de notre chère université. Entre périodes de contrôles continus, de partiels et de projets à rendre en tout genre, nous avons appris à vivre avec cette charge de travail conséquente, tout en adoptant un rythme de vie plus ou moins équilibré suivant le mythique « *Work Hard, Play Hard, Be a Leader* ».

Qu'en est-il des étudiants étrangers, ont-ils pris l'habitude du rythme de travail et ont-ils ressenti les mêmes sensations que nous face aux cours de *Corporate Finance* ou de *Financial Accounting* ?

Les étudiants internationaux sont beaucoup moins unanimes sur le sujet de la charge de travail que sur celui de l'équipement au sein de Dauphine. Près de la moitié d'entre eux estiment que la charge de travail est plutôt différente de celle de leur université d'origine. Parmi eux, on distingue ceux qui se déclarent satisfaits de la richesse des cours prodigués parmi un large panel de matières et d'options et ceux qui regrettent la nécessité d'assister à tous les cours – la plupart des professeurs faisant l'appel – et la règle des 30% de points retirés en cas d'absences répétées. Quant à la seconde moitié, elle est partagée entre ceux qui estiment que Dauphine est très différente de leur université d'origine en matière de travail et ceux qui pensent qu'elles sont plutôt similaires. Les premiers ont parfois insisté sur le côté trop théorique des cours et certains les trouvent même trop faciles. Ils sont toutefois conscients que les cours pour les Dauphinois sont beaucoup moins accessibles.

Nous nous sommes également intéressés à la relation des étudiants en échange avec les professeurs et force est de constater que celles-ci diffèrent de ce à quoi ils sont habitués. À Dauphine, les relations entre les professeurs et les étudiants sont loin de ressembler à celles dans les universités étrangères, de par leur nature distante et impersonnelle. Les internationaux relèvent cependant la spécialisation des professeurs de Dauphine dans leur domaine d'enseignement, tout comme leur passion pour le métier qu'ils exercent.

© Dauphine Erasmus Exchange

La vie étudiante

Ce que les étudiants internationaux apprécient le plus à Dauphine, c'est sans doute la vie associative riche. Surtout, ils se sentent pleinement intégrés à la vie dauphinoise, que ce soit par le biais des soirées étudiantes organisées par l'association Dauphine Erasmus Exchange ("shout out DEE!") ou encore par le sport universitaire. Par exemple, plusieurs étudiants internationaux font partie des différentes équipes sportives de l'université. De plus, dès leur arrivée à Dauphine, ils sont accueillis par des soirées et sorties organisées par la DEE, ils n'ont alors pas à se débrouiller seuls pour s'intégrer à la vie dauphinoise. Le fait qu'ils ne soient pas mis de côté par les diverses organisations étudiantes renforce aussi ce sentiment d'intégration et d'être un étudiant à part entière de l'université.

Cette variété de la vie associative étudiante dauphinoise est plutôt différente des universités d'origine des étudiants en échange : c'est le cas pour plus de deux tiers de ceux que nous avons interrogés.

© Dauphine Erasmus Exchange

> "Ce que les étudiants internationaux apprécient le plus à Dauphine c'est sans doute la vie associative riche"

Le logement

Enfin, un aspect important de la vie d'un étudiant, spécialement lorsqu'il est en échange, est de trouver un logement. Pour ce faire, Dauphine propose des résidences à la Défense ou, depuis la rentrée 2019, à Saint-Ouen dans des résidences spécialement consacrées aux Dauphinois mais également des partenariats avec des résidences CROUS. Ces logements ne sont pas uniquement réservés aux étudiants internationaux, mais certains ont pu en bénéficier, et tous ceux qui y résident sont très satisfaits de la qualité des studios, notamment au regard du loyer relativement faible. Habiter dans un immeuble composé d'étudiants dauphinois leur permet d'encore plus s'intégrer à la vie étudiante. Cependant, certains étudiants en échange ne résident pas dans ce type de logements, et tous n'ont pas été aidés par le pôle logement – souvent par manque de sollicitation.

En somme, les étudiants internationaux à Dauphine semblent globalement satisfaits de leur expérience au sein de notre université, malgré quelques différences observées avec leurs universités d'origine. L'important est qu'ils sentent que des efforts sont faits à leur égard pour rendre leur échange le plus enrichissant possible, tout en les poussant un maximum à profiter de leur séjour à Paris. Et comme dirait l'un d'eux "Allez Dauphine allez !".

Singapour, une cité-État atypique

Chaque année, Singapour se hisse en haut des classements économiques. En effet, la cité-État est 2ème au classement 2019 du "Ease Of Doing Business" mais également 4ème en termes de PIB par habitant en PPA (Parité Pouvoir d'Achat) 2017. Cependant, en se penchant d'un peu plus près sur ce qui s'y passe, on réalise vite que Singapour est loin de ressembler à nos sociétés occidentales.

Un système politique inhabituel

Après un demi-siècle d'utilisation de Singapour comme base militaire britannique, le territoire est officiellement déclaré "colonie de la couronne" en 1867. Pendant la période britannique, l'immigration en provenance d'Inde et de Chine est importante. Suite à des conflits inter-ethniques entre malais et chinois, Singapour obtient son indépendance en 1965. Désormais à un niveau économique qui n'a rien à envier au monde occidental, on aurait pu penser que Singapour se rangerait politiquement du côté des grandes puissances affirmées comme l'Europe, le Japon et les États-Unis en adoptant une pleine démocratie.

C'est cependant un autre pari qui a été fait. La cité asiatique peuplée d'un peu plus de 5 millions d'habitants pour moins de 720 km2 fonctionne avec un système politique inhabituel. Le pouvoir est en effet qualifié par certains de "semi-démocratique" ou encore de "républicain à régime parlementaire". Si la séparation des pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire – principal indicateur de la démocratie – semble être bien présente, d'autres caractéristiques vont dans le sens contraire. Le gouvernement peut par exemple détenir des individus sans procès ou exercer de la censure sur les médias. Évidemment, ces aspects beaucoup moins propres à la démocratie peuvent impacter le quotidien des habitants.

> "Tout ce qui est amusant est interdit à Singapour"

Une traduction dans la vie quotidienne

Du fait de la censure, les Singapouriens sont probablement très mal informés sur les aspects considérés dans les pays occidentaux comme privatifs de liberté appliqués par leur gouvernement. Ils sont tout de même au courant des nombreuses lois qui semblent impensables en Europe et qui s'appliquent là-bas comme par exemple **l'interdiction de consommer ou de posséder des chewing-gums** qui peut engendrer une amende allant jusqu'à 5000€. De plus, des sanctions globalement plus dissuasives qu'en Europe s'appliquent sur l'interdiction de fumer dans les lieux publics ou encore sur la traversée hors des passages piétons. À titre d'exemple, en 6 mois, le gouvernement a réclamé plus de 6000€ auprès de personnes qui n'avaient pas traversé au bon endroit, des amendes de 650€ peuvent s'appliquer pour les fumeurs dans les espaces publics et des condamnations bien plus graves sont exercées pour trafic de drogue allant jusqu'à **la peine capitale si le contrevenant est en possession de plus de 500 grammes de cannabis.** De même, les dégradations sur la voie publique, comme des crachats ou des détritus, sont punies d'une amende voire de la prison si les infrastructures sont jugées comme ayant été dégradées.

Évidemment, certaines personnes transgressent ces règles mais elles s'exposent inévitablement aux sanctions promises puisque la police n'est pas là pour faire figuration et sillonne les rues habillée en civil. Cela a valu la création d'une maxime notamment énoncée par les expatriés : "Tout ce qui est amusant est interdit à Singapour".

Un régime tout de même durable

La population de Singapour est composée de plus de 75% de personnes d'origine chinoise, ce qui engendre parfois des parallèles entre Singapour et la Chine. En effet, les deux régimes sont autoritaires mais cela ne semble pas déranger plus que cela la population puisque les économies de ces deux pays sont en très bonne santé comme le montrent les chiffres sur la cité-État ou la croissance du pays le plus peuplé du monde. D'un point de vue social, Singapour est une réussite ne serait-ce que pour sa **laïcité** qui est de rigueur avec des personnes d'ethnies diverses et variées comme les Chinois, les Indiens, les Malais (des autochtones) et d'autres qui viennent notamment d'Europe. Cette diversité aura valu à cet État la richesse d'avoir quatre langues officielles (Anglais, Malais, Tamoul et Mandarin). De plus, Singapour est une zone présentant **l'un des plus faibles indices de criminalité au monde** grâce notamment à ses peines exemplaires. Sur le plan politique, il y a tout de même également du positif à noter puisque le PAP (People's Action Party) est réélu chaque fois en tant que parti majoritaire depuis 1954, ce qui montre un soutien du peuple singapourien envers le régime et la famille Lee depuis l'indépendance de Singapour en 1965. Une fois n'est pas coutume, sans surprise, les lois l'obligent : **le vote est obligatoire**.

Benjamin Moinard, L1 MIDO

Taïwan ou l'autre Chine : terrain du prochain conflit (militaire) mondial ?

En mer de Chine, à 140 km des côtes de la République Populaire, se trouve une île qui attire depuis quelques années l'attention de plusieurs analystes de stratégie politique. C'est l'étrange destin de Taïwan (nom officiel : République de Chine), un État non reconnu par la plupart des pays et organisations internationales, qui représente pourtant l'étincelle d'un potentiel conflit militaire sino-américain.

Une plongée dans le passé taïwanais

L'histoire de Taïwan est longue et riche en paradoxes. « Découverte » par les Portugais en 1542, l'île tombe en 1683 sous occupation chinoise et y reste pendant plus deux siècles, quand en 1895 elle est cédée au Japon. L'hégémonie japonaise dure jusqu'en 1945, lorsqu'après la défaite durant la 2ème Guerre mondiale, Taïwan est occupé par le Kuomintang de Tchang Kaï-chek – leader des nationalistes chinois –, qui y trouve refuge durant la guerre civile l'opposant au parti communiste de Mao Zedong. La faction nationaliste, visant à reconquérir la partie continentale du pays, bénéficie du soutien américain : Taipei est alors considéré comme la capitale provisoire de la Chine et Taïwan a son siège au Conseil de Sécurité de l'ONU. En 1971, à la suite du refus de Tchang Kaï-chek d'accepter officiellement une deuxième Chine, l'ONU vote une résolution par laquelle Taïwan perd son siège au profit de la République Populaire, qui devient par conséquent le seul représentant de la Chine aux Nations Unies. Cela n'a pas empêché l'île de connaître une croissance économique importante. Aujourd'hui, Taiwan, est en effet un pays industrialisé développé jouissant d'un niveau de vie équivalent à celui du Japon ou de l'Union Européenne. Mais l'héritage des tensions entre « les deux Chines » pèse encore aujourd'hui sur l'avenir incertain de l'île.

Le paradoxe des deux Chines : ennemies mais profondément entrelacées

Si dans les faits Taïwan jouit d'une indépendance politique par rapport à la Chine, celle-ci la considère en revanche à l'instar d'une province, et fait pression sur les autres pays pour qu'ils ne la reconnaissent pas comme une nation indépendante. Cette situation, à l'origine de plusieurs tensions, ne doit toutefois pas faire oublier un aspect fondamental : l'interdépendance économique des deux pays. Aujourd'hui, Taïwan est le premier investisseur en Chine et ses principales entreprises, dont Acer et Asus, sont à l'origine de plus de 12 millions d'emplois sur le sol chinois. Ainsi, bien que Taipei marque fièrement ses différences avec Pékin et que le pays soit à majorité favorable à l'indépendance, les deux États, au moins d'un point de vue purement économique, sont plus unis que jamais.

La réalité géopolitique : un conflit inévitable ?

Une date est affichée dans les lieux du pouvoir à Pékin: 2049. Aux yeux du président Xi Jinping, le centenaire de la République Populaire doit sceller le dépassement des États-Unis par la Chine. Cet accomplissement passe par une nouvelle politique expansionniste, témoignée par les récents programmes de modernisation de l'Armée chinoise, surtout sur le plan maritime. L'île de Taïwan représente à ce sujet la première étape d'expansion en Mer de Chine. Dans l'idéal, la République Populaire voudrait y établir une formule analogue (un pays, deux systèmes) à celle de Hong-Kong et Macao. Dans les faits, il s'agit d'étendre son emprise sur l'île, et cela sans passer par les armes. Une stratégie a priori implacable qui fait cependant face à un obstacle non négligeable : la présence américaine en Mer de Chine. Non sans raison, Washington, déjà sous la présidence de B. Obama, a décidé de consolider sa présence militaire dans la région et de « renouveler » son accord avec Taïwan. Ce dernier, consistant en une simple autorisation officielle à vendre des armes à l'île, peut officieusement impliquer une intervention étasunienne en sa défense en cas d'attaque. Dans une logique de tensions croissantes alimentées par ambiguïtés rhétoriques et tactiques de dissuasion, la volonté américaine est donc de maintenir le statu quo dans la région.

> « La Chine voudrait y établir une formule analogue à celle de Hong-Kong et Macao »

Ainsi Taïwan, un État de 24 millions d'habitants non reconnu comme indépendant par la plupart des acteurs mondiaux, peut devenir le théâtre d'affrontement d'une guerre entre Chine et États-Unis.

Giacomo Mazzucchelli, M2 CIM

CULTURE

La fiction à l'assaut du réel

La fiction nous entoure en permanence. Entre la SF et l'essai critique, difficile de passer à côté des dystopies. De *1984* à *Hunger Games*, que nous révèlent ces œuvres sur notre réalité ?

Notre monde… quelque peu différent

Une dystopie, c'est le contraire d'une utopie. Satisfait ? Plus conceptuellement, une dystopie se déroule dans un monde semblable au nôtre que les lecteurs peuvent se représenter. La particularité d'une dystopie est que la société dépeinte est totalement imaginaire et régie par des principes néfastes rendant l'existence compliquée voire impossible pour les habitants. Ces derniers ne perçoivent pas nécessairement ce mauvais côté, à l'inverse du lecteur.

Les dystopies ont connu un âge d'or, dans la littérature, au XXème siècle. Des œuvres telles que *1984* de George Orwell ou *Le Meilleur des Mondes* d'Aldous Huxley – exemples les plus connus de dystopies – ont laissé une trace indélébile dans l'imaginaire collectif. De ces œuvres ressortent des concepts dont la pertinence sémantique n'est plus remise en question. *Big Brother is watching you* en est le symbole. La dystopie n'est pas morte au passage au XXIème siècle et des romans plus récents se défendent toujours d'être le tableau d'une société flirtant avec la réalité. Les sagas *Hunger Games* ou *Divergente* en sont les illustrations les plus concrètes.

Ces œuvres, en plus d'être bien écrites, délivrent un message et font réfléchir sur notre société actuelle, sur un futur prévisible et non pas moins inquiétant, ou encore sur notre perception interne de la réalité. A l'instar de *1984*, qui nous interroge sur une société de surveillance de plus en plus réelle, ou du *Meilleur des mondes*, qui examine les dérives possibles d'un eugénisme total, *La Ferme des animaux*, *Fahrenheit 451* et *Hunger Games* posent les bases d'autres interrogations toutes aussi pertinentes.

Hunger Games : L'Inégalité comme leitmotiv

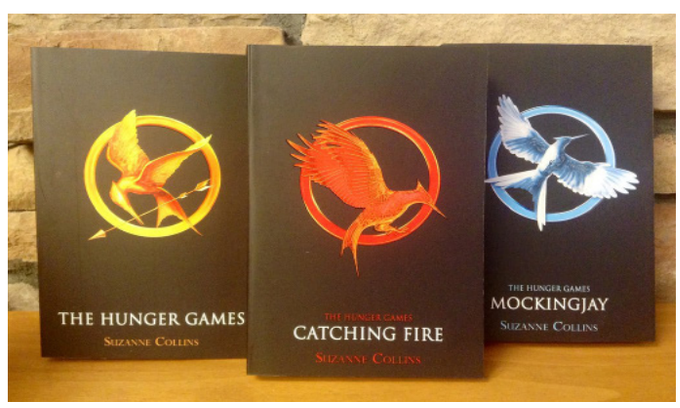
La saga écrite par Suzanne Collins porte un regard critique sur notre monde inégalitaire.

Dans un monde futuriste, la société est divisée en 12 districts (du plus riche au plus pauvre). Le Capitole domine cette société et organise chaque année des Hunger Games dans lesquels un garçon et une fille de chaque district se battent à mort, jusqu'à ce qu'un seul des participants ne survive.

Plus qu'une critique de la dictature dans son ensemble, *Hunger Games* dénonce le système économique qui régit notre monde. Le Capitole, représentant la richesse, face aux districts les plus nécessiteux, métaphore des pays les plus pauvres du monde. L'opulence face à la précarité.

De cette fresque ressort le concept du déterminisme social. Les individus naissant dans les districts 11 ou 12 ont pour seule chance de mobilité sociale la victoire aux Hunger Games. Chaque participant est censé avoir les mêmes chances de victoire que les autres aux jeux. Et pourtant, à nouveau, les districts favorisés dominent car ils sont entraînés et préparés aux Hunger Games depuis leur enfance. La méritocratie promulguée par les Hunger Games ou par l'éducation à l'échelle de notre société ne semble alors qu'illusoire. Les individus venant des zones défavorisées du monde seraient dans une « cage » au même titre que les individus venant des districts les plus pauvres.

Puisqu'un argument n'est pas complet sans statistique fiable, notons que d'après une étude de l'Institut Statistique de l'UNESCO en 2018, **les taux d'enfants non scolarisés du second cycle du secondaire s'élèvent à 59 % dans les pays à revenu faible contre à peine 6 % dans les pays à revenu élevé.** C'est dans ce contexte que la devise « *Puisse le sort vous être favorable* » révèle toute son ironie et résume en quelques mots les inégalités prépondérantes de notre monde actuel.



La trilogie des Hunger Games de Suzanne Collins

Orwell, le maître de la dystopie politique

Outre le classique *1984*, George Orwell nous livre, en 1945, *La Ferme des animaux*, une œuvre portant un message tout aussi fort.

À la Ferme du Manoir, les animaux ne se sentent pas récompensés à leur juste valeur. Cette idée est d'ailleurs amplifiée par l'éducation de Sage l'Ancien, un cochon. Après une révolution quelque peu burlesque, les animaux chassent les humains et prennent le pouvoir à la ferme. Petit à petit, deux cochons, Boule de Neige et Napoléon, vont s'ériger en maîtres dans cette nouvelle société.

Ce n'est pas un secret, *La Ferme des animaux* est une critique du régime soviétique. Les cochons prenant le pouvoir au détriment des autres animaux représentent les dirigeants de l'URSS. En outre, Boule de Neige et Napoléon sont en désaccord sur de nombreux sujets, référence évidente à Trotski et Staline. Dans cette discorde, Brillebabil, lui aussi un cochon, est le maître de la propagande et divulgue des chiffres totalement fabulés quant au rythme de production de la ferme, à l'instar de la propagande soviétique sur son économie.

L'œuvre est aussi intéressante dans le sens où cette interprétation peut s'adapter aux démocraties européennes actuelles. La distance entre les discours des dirigeants et leurs actions, la soif de pouvoir de certains, le rôle des médias qui dictent le rythme de la société, la puissance des fake-news et l'absence de remise en question des dirigeants sont des risques de despotisme, à la manière de *La Ferme des animaux* (aucun jugement de valeur n'est ici évoqué).

Cette œuvre intemporelle interroge sur le type de société dans lequel nous vivons. Elle décrit de manière subtile et cohérente le décalage d'une société, en apparence totalement égalitaire et juste, vers un despotisme dangereux.

Orwell conclut son roman avec la phrase suivante : « Tous les animaux sont égaux mais certains sont plus égaux que d'autres ». Remplacez *animaux* par *humains* et le message de *La Ferme des animaux* vous apparaît.

Fahrenheit 451 : la société sans mémoire

Bradbury nous gratifiait en 1953 avec *Fahrenheit 451* d'une œuvre très spéciale, tant par son style que par son message.

Cette œuvre raconte l'histoire de Guy Montag, fireman dont le rôle est de brûler tous les livres qu'il trouve, dans une société où lire est un délit. Un jour, il rencontre Clarisse, qui lui demande s'il est heureux. Cette simple question va bouleverser l'existence de Montag.

L'analyse qui ressort de cette dystopie n'est pas celle, empirique, d'une société sans livres – qui, même avec l'avènement du numérique, reste improbable – mais celle, psychologique, de notre rapport à l'Histoire. Comme le dit si bien Bradbury, « il y a plus d'une façon de brûler un livre ». Voyez en cet adage la liberté d'interprétation laissée au lecteur.

Les livres nous instruisent. Ils nous donnent un rapport au temps, à l'Histoire. Dans la société imaginée par Bradbury, ce rapport est totalement déconstruit, comme le démontre le déroulement (in)temporel des activités de Montag. En brûlant toute forme d'instruction du passé, les individus renoncent à y vouer un intérêt. De même, ce manque de relief ne laisse pas place au futur. La question de Clarisse (« Êtes-vous heureux ? ») est centrale car c'est ce rapport déconstruit au temps qui est censé procurer le bonheur. Nietzsche défendait cet argument par l'explication de l'oubli. Ce dernier serait nécessaire au bonheur car il procurerait une forme de sérénité et laisserait l'individu se concentrer sur la situation actuelle.

> « Transposée à notre société actuelle, cette situation reflète la peur de la perte d'une mémoire collective nécessaire »

Par le biais de ses personnages, Bradbury dénonce le bonheur par la destruction des livres. Transposée à notre société actuelle, cette situation reflète la peur de **la perte d'une mémoire collective nécessaire.** Cela se traduit notamment par la consécration de l'instruction de la mémoire de la Seconde Guerre Mondiale ou de la Guerre d'Algérie au lycée. Ce devoir de mémoire doit persister, car l'oubli risque de créer un bonheur illusoire, comme celui subi par Montag.

Fort heureusement cette situation n'est pas encore réalisée, comme en témoigne l'affluence aux commémorations nationales. Mais comme l'affirme Bradbury « Est-ce à dire que *Fahrenheit 451* fait partie de ces visions d'avenir qui, parce qu'elles n'ont pas été confirmées par l'Histoire, se trouvent frappées d'obsolescence ? La réponse est évidemment non. »

Marc-Adrien Marié, DEGEAD 2

Le bonheur, notion réelle ou subjective ?

Qu'est-ce que le bonheur ? On peut simplement le définir comme un état ressenti considéré comme agréable par quelqu'un ayant mené à bien une action. C'est donc un sentiment durable de sérénité et de plénitude. Mais alors, le bonheur, est-ce un état subjectif qui ne dépend que de notre volonté ?

Peut-on être heureux si on le veut ?

Pour répondre à cette question, on peut s'appuyer sur des théories philosophiques et notamment sur la **psychologie positive**. Celle-ci démontre que le bonheur est un choix propre à chacun. En philosophie, on caractérise le bonheur par un état durable et global, souvent présenté comme étant le but le plus élevé à atteindre.

Le bonheur est une notion relative. Il peut être bouleversé par un événement extérieur sans que nous ne puissions rétablir l'équilibre de départ. Notre bonheur peut donc évoluer, varier au gré des circonstances. Cependant, d'après l'Atlantico, il existerait 8 méthodes applicables au quotidien pour être heureux :

- **Bouger** : une activité sportive permet de lutter contre la dépression et favorise la confiance en soi.
- **Dormir**, en plus de ses nombreuses vertus, aiderait à être plus heureux. Pour se lever du bon pied, il faut dormir en moyenne de 7 à 9 heures !
- **Minimiser le temps de transport** jusqu'à son lieu de travail ou jusqu'à l'université, ce qui n'est pas forcément évident à mettre en œuvre (une chambre de bonne dans le 16e, ça coûte cher).
- La **famille** et les amis sont un facteur essentiel pour le bonheur.
- On sait aussi que le Soleil est très important ! Il apporte de la vitamine D, excellente pour le moral. Pourquoi pas aller faire un tour dans un parc pour prendre l'air, un quart d'heure suffit !
- **Aider les autres** est aussi un plus pour soi ! Il a été prouvé qu'aider les gens favorise la présence de sentiments positifs autour de soi.
- Une action simple comme le fait de **sourire** permet de se sentir mieux. C'est ce qu'on appelle l'hypothèse de rétroaction faciale.
- **Se fixer des objectifs** serait aussi bon pour le moral !

D'autres facteurs favoriseraient également le bonheur : la santé (la société essaie de plus en plus de bannir la douleur), les relations sociales (c'est la qualité des relations avec autrui qui nous rend heureux et non pas la présence d'une personne en particulier), le travail, le revenu (même si l'argent ne fait pas le bonheur, il y contribue grandement), l'environnement, l'âge…

La science peut-elle influencer notre bonheur ?

Le **neuro-bonheur**, qu'on peut considérer comme la science du bonheur, théorise le bonheur. En effet, toutes les émotions sont liées à notre système nerveux, c'est notre cerveau qui nous donne le sentiment d'être heureux. Nous pouvons donc théoriser notre bonheur grâce à la chimie cérébrale. Le neuro-bonheur établit des bases concrètes pour comprendre comment être heureux. La science neurologique a montré qu'il est possible d'être heureux sans que notre bonheur ne dépende d'événements extérieurs ou d'expériences, ce qui est contraire à ce qui est avancé par les psychologues. Notre conception du bonheur est donc en train de changer ! L'existence de cette science nous montre que notre bonheur ne dépend pas de l'argent que nous gagnons, de notre célébrité ou de n'importe quelle réussite créée par la société ! Le bonheur est quelque chose de beaucoup plus conditionné, correspondant à des mécanismes biologiques.

Certaines zones cérébrales, que l'on peut situer grâce aux techniques d'imagerie médicale, sont à l'origine de nos émotions. Ainsi, le noyau accumbens est le centre des émotions de joie et l'amygdale est le centre d'émotions telles que la peur ou l'angoisse. Ces

régions du cerveau reçoivent des informations sensorielles ensuite transmises au cortex préfrontal – siège des fonctions nerveuses du cerveau. Celui-ci libère des hormones grâce à l'hypothalamus, qui s'occupe des réactions corporelles et hormonales, mais aussi des neurotransmetteurs dans l'ensemble de notre organisme.

Les neurones qui communiquent entre eux grâce à d'infimes signaux électriques déclenchent la libération de neurotransmetteurs et engendrent des réactions chimiques, pour faire circuler une information. **Il existe 4 hormones du bonheur : l'endorphine, la sérotonine, la dopamine et l'ocytocine**. Ces hormones sont sécrétées dans des situations liées à des émotions positives et jouent un rôle important dans notre « ressenti » du bonheur.

Le bonheur est donc « observable », on en déduit que ce n'est pas une notion si relative. Il existerait même en chacun de nous des prédispositions biologiques au bonheur. En effet, c'est une hypothèse courante des recherches en psychologie, chacun disposerait d'un **« seuil de bonheur »** qui prédestinerait une grande partie de notre bonheur, partie que l'on peut estimer entre 50 à 60%.

> « Chacun disposerait d'un « seuil de bonheur » qui prédestinerait 50 à 60% de notre bonheur »

Le bonheur inscrit dans notre génome ?

Le bonheur résulterait de 3 facteurs : un **niveau initial génétiquement hérité**, des **activités et pratiques ayant un impact sur le bonheur** ainsi que des circonstances liées au **cadre de vie** de l'individu. Le seuil de bonheur héréditaire qui a été démontré serait d'environ 50%. La moitié de notre bonheur dépendrait donc d'un seuil héréditaire, autour duquel nous orbitons tout au long de notre vie. Lorsque survient un événement positif, ce seuil augmente et nous nous sentons plus heureux.

Nos activités et notre cadre de vie déterminent notre niveau de bonheur pour respectivement 40% et 10%. Les activités ayant un impact sur ce seuil peuvent être des activités comportementales comme le sport ou des actes de générosité, des activités cognitives ou bénévoles.

Mais pour autant, est-ce que cela signifie que notre seuil de bonheur est déterminé à notre naissance ?

Non, il se trouve que ce seuil peut être, dans une certaine mesure, recalibré. En plus, comme nous l'avons vu, les scientifiques estiment qu'entre 40 et 50% de notre niveau de bonheur ne dépend que de nous-mêmes. Les vastes champs de recherches en psychologie positive ont montré que **le bonheur est un choix que l'on est tous en mesure de faire**. Le bonheur se trouverait donc aussi bien dans nos gènes, dans notre cerveau mais également dans notre corps. Si le bonheur n'était déterminé que par la génétique, il est clair que les inégalités entre les individus se feraient clairement sentir. Heureusement, nous avons tous le pouvoir d'être heureux. Depuis quelques années, de plus en plus de personnes se sont intéressées à la question et se tournent vers la méditation ou bien la pleine conscience dans leur recherche du bonheur. Elles permettraient de faire passer l'activité cérébrale du lobe frontal droit associé aux émotions négatives vers le lobe frontal gauche associé au bonheur et aux émotions positives.

Grâce à la science et aux connaissances accumulées sur le bonheur tout comme les progrès réalisés pour étudier le cerveau, les scientifiques ont montré que la prise de certaines hormones pouvait être bénéfique. En effet, l'ocytocine a un rôle thérapeutique et pourrait aider les gens atteints de phobies sociales ou d'autisme. Elle est également censée réduire le stress. Aussi, en pratiquant un sport, on peut stimuler ses propres ressources et favoriser la fabrication d'endorphines.

Finalement, le bonheur est un état ressenti très complexe. On se rend compte qu'il ne dépend pas seulement de nos choix ou de notre volonté. Notre bien-être est également – pour une grande part – déterminé biologiquement. Le bonheur a toujours été un objectif à atteindre sans succès pour la plupart des gens. Cependant, la science et les recherches sur le cerveau, nous montrent que le bonheur est avant tout chimique et biologique, elles pourraient donc à terme nous aider à l'atteindre.

Elsa Jamin, DEGEAD 1

1 Atlantico (2013), *La science du bonheur : 8 méthodes éprouvées pour être heureux*. Disponible : https://www.atlantico.fr/decryptage/901932/la-science-du-bonheur--8-methodes-eprouvees-pour-etre-heureux

DÉCRYPTAGE

Le guide de la parfaite femme au foyer... en 2020

« *Se soumettre à son mari comme dans les années 50* » : depuis quelques mois, les #TradWives font régulièrement parler d'elles dans les médias. Ces femmes se désignent comme les « nouvelles rebelles », au moment où les femmes sont de plus en plus encouragées à concilier carrière et vie de famille.

Mad Men ou Desperate Housewives ?

Une TradWife – abréviation de *traditionnal wife* – est une femme qui revendique un mode de vie proche de celui des années 1950. Ces véritables *Desperate Housewives* pas si désespérées et inspirées par l'atmosphère de *Mad Men* souhaitent s'occuper de leurs enfants, ne pas travailler et se dévouer entièrement à leurs maris. Ce nouveau mouvement a émergé au Royaume-Uni et aux États-Unis, mais se développe également au Brésil, au Japon et en Allemagne. Le mot a d'abord été utilisé par des membres de l'extrême droite américaine, pour évoquer les femmes dont le seul but était de fonder des familles et d'avoir le plus grand nombre d'enfants possibles. L'année dernière, sur la chaîne YouTube *Wife With A Purpose*, « the white baby challenge » invitait ainsi les internautes à avoir six enfants blancs ou plus. Le mouvement se serait ensuite éloigné de conceptions idéologiques, pour devenir simplement une revendication de la vie au foyer, inspirée par les films et séries des années 1950. Évidemment, toutes les femmes au foyer ne sont pas soumises à leur mari. Certaines y sont forcées par des circonstances économiques, la difficulté de trouver un mode de garde... ou choisissent tout simplement de privilégier leur vie de famille pour profiter de leurs enfants. Mais les TradWives revendiquent plutôt un retour aux valeurs des années 50 et une soumission à leur mari.

De façon plus globale, il s'agit d'un rejet de la technologie moderne. Certaines poussent même le dévouement jusqu'à remplacer les toilettes à l'intérieur de la maison par des cabanes au fond du jardin... Pourtant, nous sommes face à un paradoxe puisque c'est sur Internet que se développe principalement le mouvement des TradWives. « *The Darling Academy* », une émission disponible sur Youtube et animée par Alena Kate Pettit apprend ainsi aux femmes à respecter l'étiquette britannique, à cuisiner la recette de soupe de la princesse Diana ou à faire ses courses pour la semaine au supermarché.

Un mouvement anti-féministe ?

Sur Twitter, Alena Kate Pettit explique « *why husbands must always come first if you want to maintain a happy marriage* » (pourquoi les maris doivent toujours être prioritaire si l'on veut maintenir un mariage heureux). Elle affirme qu'il ne s'agit pas d'un mouvement anti-féministe, puisqu'il s'agit d'un choix personnel qu'elle a effectué pour elle uniquement. En choisissant de vivre son « conte de fées », selon son expression, pour s'occuper de son foyer, elle a choisi de dépendre économiquement de son mari, qui lui verse une petite somme d'argent par mois pour pouvoir financer les courses hebdomadaires du foyer et pour qu'elle puisse faire du shopping. De nombreuses TradWives ont choisi d'arrêter d'exercer leurs emplois, souvent très qualifiés, pour s'occuper de leur famille : Alena Kate Pettit travaillait dans le marketing, Jenny Smith – autre figure des TradWives – dans l'administration financière ; autant d'exemples qui ont alimenté le mouvement.

Un ménage aménagé

Dans une interview pour Stylist, Dixie Andelin Forsyth affirme : « *We say to feminists : thanks for the trousers, but we see life a different way.* » (Nous remercions les féministes pour les pantalons, mais nous voyons la vie différemment). Cette dernière propose même des « cours de féminité » payants pour permettre aux femmes au foyer d'éviter de bailler en public et d'apprendre à séduire et conserver un homme. D'ailleurs, ce courant représente une économie assez lucrative. En effet, l'ouvrage d'Helen Andelin – la mère de Dixie Andelin Forsyth qui est considérée comme une référence incontournable pour bien tenir sa maison – *L'univers fascinant de la femme* rejoint la liste des best-sellers d'Amazon.

Au moment de la libération de la parole des femmes sur les différentes agressions sexuelles dans le sport et du hashtag MeToo, ne vaudrait-il pas mieux conserver les modes de pensée des années 50... dans le passé ?

Margaux Baltus, L3 LISS

Moi : * fais une première séance de cross-fit *
Mon corps :

Comment être sportif à Dauphine ?

Loin des yeux, loin du cœur, c'est le tréfonds de Dauphine. Depuis des mois tu en parles, depuis des mois tu l'esquives, nous parlons bien évidemment de la salle de sport. Tu t'inscris enfin mais tu te fais humilier lors d'une première séance de crossfit. Coup d'un jour, tu lui seras infidèle le reste de l'année. Dès lors, comment être sportif à Dauphine ?

Sans talent, ton parcours vers les résolutions de la nouvelle année, l'espoir d'un *summer body* et le changement radical de style de vie est semble-t-il semé d'embûches. Champion universitaire de la paresse, les efforts, ce n'est certainement pas pour toi. Voici donc nos conseils.

1. La Course du Crous

Il est 11h45, ton professeur vient à peine de te libérer et la sauce au poivre n'attend que toi. Il est conseillé dès lors d'entamer un sprint pour doubler la foule qui se dirige inévitablement vers le divin Crous. Autre avantage à cette activité sportive de haut niveau : tu brûles les calories que tu absorberas une fois ton compte bancaire débité de ~~3,25~~ 3,30€ – faudra-t-il par ailleurs trouver, par chance, une table libre.

Le petit + : en triant tes déchets, tu fais travailler tes bras. Pense donc aussi à la santé de la Planète !

2. Les escaliers de la réussite

Nouveau commandement. Puisque l'ascenseur social est en panne, tu prendras les escaliers. Mention spéciale si tu cours dans les escaliers comme tes idoles Obama et Macron, deux grands adeptes du déplacement en petites foulées. Promis, la descente est plus facile – que ce soit pour toi ou pour les politiques dans les sondages.

> « Puisque l'ascenseur social est en panne, tu prendras les escaliers »

3. La Course Contre le Cancer

Certains événements poussent les étudiants à donner le meilleur d'eux-mêmes et la Course Contre le Cancer en fait partie. Après avoir fait le tour des stands – oui, c'est également considéré comme du sport –, viens retrouver ton second souffle le temps d'une journée. Plus d'excuse pour ne pas venir courir, d'autant plus que tourner en rond à Dauphine, nous en avons déjà tous l'habitude. Et puisque le sport fonctionne souvent par cycles, n'oublie pas de retourner à la case départ pour une collation bien méritée.

4. Le Barathon

Autre événement, autre ambiance et pourtant… toujours la même envie de donner le meilleur de soi-même après une année pleine de bonheur/douleurs – à toi de choisir –, de contrôles et de partiels. Il ne s'agira pas de rallier l'arrivée après un périple de 42,125 km mais bien d'achever les consommations de la dizaine de bars sélectionnés, ce qui n'est pas forcément plus évident… Pour rappel, une telle activité, comme toutes les activités sportives par ailleurs, doivent être pratiquées avec modération.

En suivant précautionneusement ces précieux conseils, nul doute que le sport ne te paraisse plus comme un fardeau.

Qui a donc dit que les Dauphinois ne savaient que nager ?

Paul de Viry, M1 Finance et Louis Roy, M1 CARF

Pause Jeu avec La plume

G	Q	Z	S	F	O	I	I	X	R	B	O	K	K	U	L	A	U	K	K
T	D	A	E	G	A	T	P	Y	R	C	E	D	E	L	C	I	T	R	A
D	E	B	A	T	S	I	V	Q	A	Y	O	I	U	S	S	S	Ç	W	U
L	E	R	B	O	Ç	D	L	M	R	F	S	U	N	R	C	D	B	R	B
D	T	S	I	P	Y	Y	J	U	B	G	S	E	I	Q	W	F	E	T	S
S	N	M	D	A	R	E	J	O	R	Y	S	V	V	X	D	B	X	U	Q
M	P	N	T	T	M	N	X	E	L	S	L	G	E	Z	W	G	L	A	Z
Q	X	O	Ç	V	X	M	I	A	A	Ç	G	P	R	A	M	N	F	J	R
G	R	I	R	R	K	S	O	L	N	Ç	N	A	S	R	E	V	O	O	M
J	E	T	P	T	S	U	C	S	O	M	W	R	I	R	K	L	X	U	P
X	C	U	L	O	A	D	D	R	I	J	H	T	T	H	Q	C	P	R	R
H	H	B	D	O	E	Ç	J	K	T	N	X	I	E	A	A	L	W	N	S
M	E	I	B	Q	N	G	S	E	A	R	N	E	B	O	U	M	B	A	I
X	R	R	Q	Z	I	A	W	R	N	W	Q	L	P	M	T	T	J	L	D
P	C	T	O	J	H	G	U	U	R	I	N	T	E	R	V	I	E	W	E
W	H	S	A	Z	P	X	V	T	E	R	W	S	Z	T	N	N	D	H	N
R	E	I	F	W	U	A	J	L	T	M	D	K	S	D	T	H	N	E	T
U	I	D	L	M	A	T	Q	U	N	W	E	R	U	T	I	R	C	E	E
P	F	Z	W	F	D	W	M	C	I	V	I	K	G	W	U	N	P	L	A
A	T	P	K	L	P	K	C	R	L	K	Y	R	Z	Ç	Q	Ç	J	O	N

9				5	1	2		7
		5	7		6		8	4
		4	3					
3		7			5	8		
		6	2			5		1
5			6		4	9		
6	8		5		3	4		
2		1	8	7				3